



Introduction à une Histoire de la pensée économique qui ne verra jamais le jour

André Lapidus

► To cite this version:

André Lapidus. Introduction à une Histoire de la pensée économique qui ne verra jamais le jour. *Revue Economique*, Presses de Sciences Po, 1996, 47 (4), pp.867-892. <hal-00344936>

HAL Id: hal-00344936

<https://hal-paris1.archives-ouvertes.fr/hal-00344936>

Submitted on 6 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction à une *Histoire de la pensée économique* qui ne verra jamais le jour

André Lapidus*

L'objet de cet article est de faire apparaître la singularité des liens qui unissent l'histoire de la pensée économique et la théorie économique. Une première partie met en évidence ce qui est susceptible d'expliquer la pérennité de la recherche historique. L'accent se trouve ainsi placé sur l'« effet d'oubli » qu'engendrent les mutations de la théorie économique. À travers une typologie stylisée des démarches traditionnelles en histoire de la pensée économique (démarche « extensive » et démarche « rétrospective »), la seconde partie montre que celles-ci laissent place à l'identification des enjeux contemporains des problématiques anciennes, c'est-à-dire à l'exploitation des ressources offertes par les « effets d'oubli » (démarche « intensive »). On conclut alors que, si la démarche intensive est vouée à demeurer une heuristique, elle n'en contribue pas moins à expliquer l'ancrage réciproque d'une théorie et d'une histoire de la pensée économique dont les enjeux ne sont ni dans le passé ni dans un présent acquis, mais dans le présent à construire de la discipline.

AN INTRODUCTION TO A HISTORY OF ECONOMIC THOUGHT THAT WILL NEVER COME INTO THE WORLD

This paper emphasises the specific links between the history of economic thought and economic theory. It first deals with the possible reasons for the persistence of historical research, and stresses the part played by an « oblivion effect » generated by mutations in economic theory. Drawing on a stylised typology of traditional approaches to the history of economic thought (« extensive » and « retrospective » approaches), it is then shown that these latter allow the identification of modern issues of old problematics, provided by the forgotten aspects of the past of the discipline (« intensive » approach). Therefore, although it remains a heuristic method, the intensive approach contributes to explaining the symbiotic nature of economic theory and the history of economic thought : it does not deal with either the past or the established present, but with the transformation of the present of the discipline.

Classification JEL : B 00

* Centre d'histoire de la pensée économique, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 90 rue de Tolbiac, 75634 Paris Cedex 13.

Les idées exprimées dans cet article avaient fait l'objet d'une communication au colloque « Faire l'Histoire de la Pensée Économique » (Paris, janvier 1994), au Centre d'Étude de la Pensée Économique (Grenoble, mars 1994) et au CREPPRA (Amiens, avril 1996). Je suis redevable aux participants des commentaires dont ils m'ont fait bénéficier. Mais ils ne sauraient, évidemment, être tenus pour responsables de l'usage qui en a été fait. De même, Alain Béraud, Daniel Diatkine, Ragip Ege, Gilbert Faccarello, Stéphane Longuet, Patrick Maurisson, Nathalie Sigot, Redouane Taouil et Ramon Tortajada n'ont pas d'autre responsabilité que celle d'avoir accepté de discuter la thèse présentée dans ce texte.

J.A. Schumpeter, W.C. Mitchell et K. Pribram ne vécurent pas assez longtemps pour assister à la publication de leurs *Histoires de la pensée économique*¹. Aussi déprimant que soit ce constat, il ne témoigne d'aucune fatalité. D'autres ont, fort heureusement, survécu à leur œuvre. Il y a pourtant là une source d'inquiétude : et s'il se trouvait, dans la matière elle-même, une façon de l'aborder qui la condamne absolument, de sorte que sa concrétisation soit proscrite au moment même de sa conception ?

C'est dans les relations singulières entre l'histoire de la pensée et les théories économiques que l'on cherchera ici l'origine de cette impossibilité : d'abord, en mettant en évidence ce qui, de la discipline elle-même, de ses modes d'investigation ou de son fonctionnement spécifique, rend intelligible la permanence des liens qui unissent l'analyse théorique et la recherche historique ; ensuite, en retrouvant parmi les démarches caractéristiques de l'histoire de la pensée économique celle qui, tout en instaurant ces liens, voit sa nature se transformer par son succès comme par son échec. De sorte que, de cette *Histoire de la pensée économique* qui ne se répète pas, seule subsiste une « Introduction ».

L'HISTOIRE, PAR SURCROÎT

Que des chercheurs poursuivent imperturbablement des recherches en histoire de la pensée économique, assurant progressivement une couverture de plus en plus homogène de la discipline ; que des professeurs continuent à l'enseigner et que des étudiants l'étudient ; que deux revues, en France comme en Europe, lui soient de fait centralement consacrées² ; que des colloques, conférences et séminaires, de plus en plus nombreux, réunissent ses spécialistes, par ailleurs regroupés en associations professionnelles³ ; que les contacts internationaux soient plus intenses et plus fréquents ; tout cela ne fournit pas seulement un motif de satisfaction, mais aussi un motif d'étonnement. Au moins pour un observateur attentif au cadre institutionnel dans lequel s'articulent l'élaboration d'une discipline et la réflexion sur son histoire⁴. Pour les sciences de la nature, la contribution positive à l'élaboration de la théorie semble, aujourd'hui, largement déconnectée de la réflexion historique. Ainsi, pour reprendre un exemple célèbre, l'*Évolution des idées en physique* d'A. Einstein et L. Infeld témoigne de ce que l'auteur de la théorie de la relativité était non seulement un violoniste de talent, mais un remarquable didacticien dont le sens de la perspective historique se compare très favorablement à celui d'historiens spécialistes de la physique. Mais quelles qu'en soient les qualités, personne ne se méprendra sur son objet : il s'agissait de restituer un mouvement historique, non d'agir sur lui dans

1. L'*History of Economic Analysis* de J.A. Schumpeter, les *Types of Economic Theory* de W.C. Mitchell et l'*History of Economic Reasoning* de K. Pribram furent publiés respectivement dans leurs formes définitives en 1954, en 1967-1969 et en 1983 – soit quatre ans, de dix-neuf à vingt et un ans, et dix ans après leurs décès. En toute rigueur, des notes de cours de Mitchell étaient cependant disponibles chez A. Kelley dès 1949.

2. En France, les *Cahiers d'économie politique* et *Æconomia* ; au niveau européen, l'*European Journal of the History of Economic Thought* et *History of Economic Ideas*.

3. En France, toujours les colloques et journées d'études de l'Association Charles Gide et, pour l'Europe, les European Conferences for the History of Economic Thought.

4. Association Charles Gide pour l'Étude de la Pensée Économique, en France et European Society for the History of Economic Thought, en Europe. On trouvera des indications sur l'état de la discipline aux États-Unis dans Schabas [1992].

son état présent. Devenant historien, Einstein restait peut-être professeur de physique ; mais il cessait d'être physicien¹.

Plus ambigu est, de ce point de vue, le statut de l'histoire de la pensée économique. Si le partage des tâches est clairement établi pour certains spécialistes, l'histoire de leur discipline et l'élucidation d'enjeux théoriques semblent, pour d'autres, étroitement imbriquées. Lorsque Schumpeter, par exemple, écrit l'*Histoire de l'analyse économique* [1954], il ne cesse pas d'être un économiste, et un économiste schumpeterien². L'inventaire serait alors trop facile à poursuivre – et trop fastidieux dans son énumération – qui citerait de multiples travaux, au premier rang desquels se trouveraient des contributions dont les points de départ s'affichent fréquemment autour des œuvres de Keynes, Marx ou Ricardo.

L'interprétation de cette imbrication entre la réflexion théorique et l'investigation historique, même si elle est loin de correspondre aux pratiques dominantes des économistes théoriciens aujourd'hui, n'est certes pas aisée.

L'immatunité de la discipline

Pourtant, nous avons comme économistes une tradition en la matière. Elle remonte à l'époque des Lumières et s'inspire de l'idée d'un progrès des connaissances qui en fixerait la forme et l'émanciperait de son passé. Ainsi, si l'histoire de la pensée économique subsiste aujourd'hui, non comme sous-discipline de l'histoire mais comme dimension de la démarche des économistes, c'est à l'immatunité d'une discipline encore jeune qu'il conviendrait de l'attribuer ou, pis encore, à ce mélange d'illusion et d'ignorance qui empêcherait certains d'entre nous de prendre conscience que leur discipline a changé, qu'ils sont fautifs de n'avoir su le reconnaître, et qu'alors que la théorie économique a atteint la maturité ils restent, eux-mêmes, confinés dans l'adolescence³.

1. Une remarque de Schumpeter ([1954], t. 1, p. 27), soulignant le rôle précurseur, sur la théorie de la relativité, des réflexions historiques de Mach concernant la mécanique, devrait toutefois conduire à atténuer la rigueur de cette position.

2. Les raisons de cette imbrication sont, au demeurant, clairement énoncées dès l'introduction de l'*Histoire de l'analyse économique* (t. 1, p. 30) : « Le contenu de l'économie est lui-même un processus historique unique [...], si bien que, dans une large mesure, l'économie d'époques différentes traite de séries différentes de faits et de problèmes. »

3. C'est sous une forme décalée que la thèse de l'immatunité se retrouve dans la contribution de Margaret Schabas [1992] qui ouvre le « Minisymposium » organisé par *History of Political Economy* sur les relations entre l'histoire de la pensée économique et l'histoire des sciences. S'interrogeant sur les curieuses raisons qui poussent les historiens de la pensée économique à négliger encore les possibilités de dialogue avec les historiens des sciences, au bénéfice d'un dialogue privilégié avec des théoriciens de l'économie – dans lequel ils sont, de plus en plus, les seuls à parler et à écouter –, M. Schabas semble suggérer qu'il s'agit là d'un Œdipe mal résolu : alors que les parents économistes théoriciens tendent à se dispenser allègrement de la fastidieuse lecture de Marshall ou de Keynes, le fils prodigue historien de la pensée économique continue à revendiquer une approbation parentale trop chichement dispensée. Il reste donc à celui-ci à reconnaître que le cordon ombilical a été coupé, que, s'il est encore jeune, ses parents ne le sont plus guère, et qu'enfin s'ouvre à lui le vaste monde des historiens des sciences (voir, en particulier, Schabas [1992], p. 196 et suiv.). L'immatunité a donc changé de camp. Elle demeure, cependant, l'explication majeure de la coexistence de l'histoire de la pensée économique et de la théorie économique.

Plus que d'autres, Jean-Baptiste Say a su, très tôt, affirmer cette volonté et cette raison de rejeter le passé, inaugurant ainsi l'une des rares positions méthodologiques normatives dont l'héritage ne s'est pas dissipé. Le *Cours complet d'économie politique pratique* s'achevait par une « Histoire abrégée des progrès de l'économie politique ». J.-B. Say y mettait en garde son lecteur :

« [...] l'histoire d'une science ne ressemble point à une narration d'événements. Elle ne peut être que l'exposé des tentatives, plus ou moins heureuses [...], pour recueillir et solidement établir les vérités dont elle se compose. Que pourrions-nous gagner à recueillir des opinions absurdes, des doctrines décriées et qui méritent de l'être ? Il serait à la fois inutile et fastidieux de les exhumers. Aussi l'histoire d'une science devient-elle de plus en plus courte à mesure que la science se perfectionne ; car, suivant une observation très-juste de d'Alembert, "plus on acquiert de lumières sur un sujet moins on s'occupe des opinions fausses ou douteuses qu'il a produites. On ne cherche à savoir ce qu'ont pensé les hommes que faute d'idées fixes et lumineuses auxquelles on puisse s'arrêter"¹. Ainsi dans le cas où nous connaîtrions parfaitement l'économie des sociétés, il nous importerait assez peu de savoir ce que nos prédécesseurs ont rêvé sur ce sujet, et de décrire cette suite de faux pas qui ont toujours retardé la marche de l'homme dans la recherche de la vérité. Les erreurs ne sont pas ce qu'il s'agit d'apprendre, mais ce qu'il faudrait oublier² ».

L'attitude de Say est loin d'être restée sans émules et on la retrouve, comme une sorte de mauvaise conscience, chez ceux-là mêmes dont l'activité a pourtant contribué à diffuser la pensée d'auteurs anciens. En 1950, et pour un quart de siècle, il n'y avait qu'une seule traduction française disponible de la *Richesse des nations*. Il s'agissait d'extraits des œuvres d'Adam Smith, édités par Georges-Henri Bousquet³. Ces textes étaient accompagnés d'une préface et d'abondantes notes éditoriales. Or, commentant les passages bien connus du livre I dans lesquels se construit la théorie smithienne de la valeur, Bousquet, après avoir opposé les conceptions de Smith à celles de Marx, laisse échapper non seulement son sentiment sur l'œuvre qu'il édite mais, plus généralement, son agacement face à la révérence que les textes passés inspirent à ses contemporains :

« À mon sens d'ailleurs, toutes ces discussions sont à peu près sans intérêt, ce que j'en dis c'est pour me conformer à l'usage et signaler un point demeuré peu aperçu, on se demande pourquoi d'ailleurs. On se demande, hélas, aussi pourquoi, dans les sciences naturelles, on ne perd plus son temps à discuter toutes les doctrines fausses du passé, tandis qu'en « science » économique, on fait encore perdre le temps des élèves à ces exercices scolastiques⁴ ».

1. *Éléments de philosophie*, page 17. [Note de J.-B. Say, qui invoque régulièrement l'autorité de d'Alembert à l'appui de ses positions méthodologiques. Voir le « Discours préliminaire » du *Traité d'économie politique*, p. 17 n. et, dans le *Cours*, t. 1, p. 43 n. et p. 59, t. 2, p. 546 n.].

2. J.-B. Say, *Cours*, t. 2, p. 540-541.

3. Le texte intégral de la *Richesse des nations* n'est redevenu disponible qu'à la suite de la réédition en 1991 par Daniel Diatkine de la dernière version de la traduction de Germain Garnier, revue par Blanqui en 1843 ; et il a fallu attendre 1995 pour qu'une nouvelle traduction française, assortie de l'appareil critique indispensable, soit publiée par Paulette Taieb.

4. G.-H. Bousquet [1950], p. 70, n. 2.

La double référence aux sciences naturelles et à la Scolastique témoigne clairement de la métaphore dont se nourrit la thèse de l'immaturation : de même qu'à la fin du Moyen Age les sciences de la nature, balbutiantes, auraient été empêchées de prendre leur essor¹ par la chape de l'exégèse répétitive des textes d'Aristote, la science économique contemporaine – ou, dans le meilleur des cas, certains de ses serviteurs – serait coupable, aujourd'hui, de la même faute originelle. L'argument, cependant, semblera bien mince à tous ceux qui ne sont pas convaincus que l'évolution de la science économique ait vocation à se calquer sur celle de la physique ou, même s'ils partagent cette conviction, à ceux qui refusent la caricature d'une science médiévale ossifiée. C'est, sans doute, à l'influence de Pierre Duhem² que l'on est redevable d'une réévaluation de la pensée scientifique du Moyen Age. L'*impetus*, chez Buridan, la représentation fonctionnelle ou l'héliocentrisme chez Oresme, portent témoignage que la relecture méticuleuse d'un auteur dont l'œuvre était à l'époque vieille de dix-sept siècles avait su produire cette exceptionnelle fécondité de la science médiévale. Pour tous ceux qui n'adhèrent alors ni à l'idée d'un profil identique de l'économie et de la physique, ni à celle d'une résurgence tardive et localisée de l'obscurantisme médiéval, l'explication de la persistance de la réflexion historique en économie doit être cherchée ailleurs.

La tête des économistes

Ailleurs : précisément dans la spécificité de l'économie qui ferait de la pratique de l'histoire de la pensée économique encore une manière d'être un économiste et non plus dans sa confusion avec d'autres champs du savoir. À son tour, cette spécificité de l'économie est susceptible de s'entendre de deux manières : soit comme spécificité des économistes eux-mêmes, soit comme spécificité de leur objet.

Dans le premier cas, c'est notre fonctionnement intellectuel qui serait en cause. Un cognitivisme un peu fruste aurait tôt fait de relever la singularité de notre façon de manier les règles de l'entendement, qui semble ne nous autoriser cette audace de la nouveauté qu'à partir du moment où nous avons flatté, avec d'innombrables précautions, des écrits plus vénérables dont l'évocation, seule, donne un sens à notre propre production.

Notre reconnaissance intuitive de l'existence d'une « École classique » en économie politique illustre ce mode de fonctionnement intellectuel. En 1978, P.A. Samuelson publiait un article sur « Le modèle canonique classique d'économie politique ». Or, si son caractère « canonique » fournissait bien un cadre formel permettant de retracer certains arguments typiques des économistes classiques, il ne constituait ni l'intersection des analyses qui se sont succédé de Smith à John Stuart Mill, ni une formulation plus générale permettant de les

1. Le destin des sciences morales et politiques au Moyen Age est apprécié de la même manière par J.-B. Say. Mais, cette fois, l'« observation très-juste » est de MacCulloch. Il est vrai que d'Alembert est mentionné en note. Voir *Cours*, t. 2, p. 546, ainsi que le « Discours préliminaire », p. 18.

2. En particulier dans le *Système du monde* [1913].

faire apparaître comme autant de cas particuliers¹. Comme autrefois les canons discordants compilés par Gratien, l'article de Samuelson suggère plutôt ce dont conviennent de nombreux historiens de la pensée économique : d'un point de vue analytique, l'économie classique n'existe pas. Les positions les plus variées s'y sont côtoyées sur la valeur, la répartition, le capital, l'état stationnaire, l'échange international, la monnaie, le système bancaire ou le rôle de l'État. Parler d'« École classique » semble ainsi largement relever d'une usurpation myope. En revanche, l'expression se légitime à travers le mode de fonctionnement intellectuel des économistes classiques, qui conduisit Say, Ricardo ou MacCulloch à ne construire leurs propres positions qu'au prix d'un dialogue posthume avec Adam Smith, ou J.S. Mill à se fixer comme objectif de présenter les acquis de l'économie politique depuis les *Principes* de Ricardo.

On pourra, de la même manière, invoquer l'exemple de Marx, rédacteur en chef, à Paris, en 1843, des éphémères *Annales franco-allemandes*, découvrant dans un manuscrit d'Engels auquel il ne cessera de rendre hommage (ce qui conduit à douter, sinon de son amitié à l'égard de l'auteur, au moins de la sûreté de son jugement) le champ insoupçonné de l'économie politique. Depuis cette date, comme ses écrits en conservent la trace, Marx lit, sur l'économie politique, tout ce dont il peut disposer. Et la production de savoir du lecteur assidu de la *British Library* semble indissociable de la consommation d'un savoir passé, sans doute ancré dans les XVIII^e et XIX^e siècles, mais qui saura remonter, le cas échéant, jusqu'à la pensée grecque classique. La manière dont se forme, chez Marx, l'idée des schémas de reproduction du capital est représentative de ce fonctionnement intellectuel.

Dans une lettre à Engels du 6 juillet 1863, Marx présente longuement ce qu'il faut bien considérer comme une première formulation des schémas de reproduction². Mais cette formulation s'appuie sur un détournement du *Tableau économique* dans lequel le capital constant, le capital variable, la plus-value et le produit, les subsistances et les machines et matières premières sont venues se substituer aux catégories de Quesnay. La lettre à Engels et son annexe, conçue à l'image du *Tableau* des physiocrates, constituent ainsi l'une des premières étapes – en tout cas la plus significative – du parcours qui conduit Marx de la lecture critique de Quesnay, achevée en mai 1863³, vers la conception des schémas de reproduction du livre II du *Capital*, fondés pour l'essentiel sur un manuscrit rédigé une quinzaine d'années plus tard.

Doit-on, pour autant, en déduire que cette étape était indispensable, en ce sens qu'elle aurait déterminé la compréhension, par Marx, de la reproduction du capital ? Les éléments strictement textuels ne semblent pas permettre de conclure de manière tranchée. Toutefois, la référence à Quesnay accompagne Marx, jusqu'au livre II du *Capital* et au chapitre X de la troisième partie de l'*Anti-Dühring* d'Engels, dont on sait qu'il en était l'auteur. On ne peut alors

1. Le point de vue de Samuelson est, ici, sensiblement différent, puisque la plupart des divergences qu'il attribue aux auteurs qui ont inspiré son modèle se réduisaient, pour l'essentiel, à des « préférences sémantiques sur les noms qui pouvaient être donnés aux mêmes effets sur lesquels on s'accordait » (Samuelson [1978], p. 1430).

2. Voir J. Bénard [1958].

3. Le sixième chapitre des *Théories sur la plus-value* (t. I) rassemble les éléments de cette lecture critique du *Tableau économique* de François Quesnay.

s'empêcher de penser à ces savants du XII^e siècle qui, comme Adélhard de Bath découvrant une idée nouvelle, s'inventaient un philosophe arabe qui l'aurait eue avant eux. Sans l'inventer pour autant, Marx avait trouvé son philosophe arabe : c'était François Quesnay.

Mais il est clair que tout cela ne suffit pas. Si, en effet, on attend de ce constat, selon lequel des économistes se sont efforcés, avec plus ou moins de bonne foi, de se chercher des prédécesseurs ou de se définir par rapport à eux, qu'il fonde la recherche historique comme partie prenante de l'édification théorique, il est difficile de ne pas trouver l'argument spécieux : dans sa généralité, ce ne sont pas seulement quelques cas importants dont il rend compte mais, plus banalement, de la manière dont l'attention d'un économiste est sollicitée par un problème, puis nourrie des éléments nécessaires pour le résoudre. Il est, ainsi, facile de reconstituer l'itinéraire de Gérard Debreu entre le moment où il entreprend de prolonger ses études aux États-Unis, à la fin de l'année 1949, et la publication, en 1959, de l'ouvrage fondé sur sa thèse de doctorat, soutenue à Paris en 1956¹. L'utilisation du théorème de Kakutani, afin de démontrer l'existence d'un équilibre économique général, clôt en effet une décennie de recherches conduites seul ou en collaboration avec Kenneth Arrow. Comme Debreu le mentionne, c'est à la lecture d'un ouvrage de Maurice Allais² qu'il doit son « intérêt pour la théorie de l'École de Lausanne »³. Mais c'est à partir de juin 1950, lorsqu'il entre à la Cowles Commission, qu'il prend véritablement connaissance des contributions sur lesquelles s'appuieront ses propres travaux : la démonstration de Wald, d'abord, traduite en anglais en 1951, qui n'employait pas encore de théorème de point fixe ; l'article de Kakutani [1941], généralisant le théorème du point fixe de Brouwer ; celui de Nash [1950], utilisant le théorème de Kakutani pour démontrer que tout jeu de n personnes à somme nulle possédait un équilibre ; celui de von Neumann, enfin, traduit en 1945, qui employait un théorème de point fixe afin de démontrer l'existence d'un équilibre. Ces quelques années nous paraissent, aujourd'hui, exemplaires de la manière dont travaille un économiste théoricien. Or, cette démarche qui fait passer du savoir disponible au début des années cinquante vers la démonstration de l'existence d'un équilibre économique général dans *Théorie de la valeur* est-elle d'une nature à ce point différente de celle qui régit le passage de Smith à Ricardo, voire de Quesnay à Marx ?

Rien de tel ne s'impose au premier abord. Au contraire, si l'exigence du prédécesseur est véritablement contraignante, c'est sans égards particuliers pour son ancienneté. Sous cet aspect, même si l'institutionnalisation croissante du savoir économique a comme contracté les délais de sa diffusion, il n'y aurait aucune solution de continuité entre les auteurs des siècles passés et les contributions les plus récentes. Relèverait alors de l'histoire tout ce qui s'est écrit, sans distinction, avant le moment présent. La simple reconnaissance de nos prédécesseurs ferait de chacun d'entre nous un historien de la pensée économique. Mais, si l'on adopte ce point de vue, l'enjeu s'est déplacé.

1. Voir la préface de G. Debreu [1959] et sa contribution à l'ouvrage collectif édité par M. Sznberg (Debreu [1992]), ainsi que les informations privées, communiquées par l'auteur, dont fait état E. Roy Weintraub [1985], chap. 6.

2. À la recherche d'une discipline économique [1943].

3. G. Debreu [1959], p. ix.

Lorsqu'en 1799, à Bath, David Ricardo découvre la *Richesse des nations*, vingt-trois ans le séparent déjà de la première édition de l'ouvrage. Dix ans plus tard, lorsqu'il publie ses premiers écrits économiques, le tiers de siècle qui vient de s'écouler est presque sans épaisseur et l'œuvre de Smith rassemble encore l'essentiel du savoir économique de son temps. Le même tiers de siècle pèse aujourd'hui beaucoup plus lourd, et le chercheur qui travaille sur l'équilibre général ne saurait puiser ses références dans la seule lecture de l'ouvrage de Debreu. Ainsi, la contrepartie du fait que nous soyons tous devenus historiens résiderait dans cette opposition entre ceux qui, parlant de l'équilibre général, trouvent déjà que Debreu constitue une référence désuète et ceux qui persistent à interroger les *Éléments d'économie politique pure* de Walras.

Or, si l'on peut imaginer que l'idée selon laquelle le fonctionnement intellectuel des économistes nous consacre tous comme historiens rencontre d'autant moins d'objections qu'elle se contente de nommer une description convenue de notre pratique, elle laisse en suspens cette question décisive : pourquoi cette obstination à lire, voire à rééditer Walras, si l'on demeure un économiste et si l'on n'est pas, peut-être à son insu, devenu un historien, mais cette fois dans un sens beaucoup plus restrictif ?

Ce n'est pas dans la tête des économistes mais dans leur objet – dans la seconde manière, donc, de comprendre la spécificité de l'économie – que l'on cherchera la réponse à cette question.

L'oubli, plutôt que l'erreur

Revenons à Jean-Baptiste Say. En mettant en cause la réflexion historique en économie, il concluait que les « erreurs » qui avaient marqué les contributions passées « ne sont pas ce qu'il s'agit d'apprendre, mais ce qu'il faudrait oublier ». Il n'est, en effet, pas absurde de soutenir que l'on n'apprendra pas grand-chose en microbiologie en réfléchissant sur la génération spontanée, ou en mécanique en s'inspirant de la théorie aristotélicienne des graves. Mais, en théorie économique, où sont ces erreurs que nous rejeterions aussi unanimement¹ ?

Pour Say, au moins, la cause était entendue. La dénonciation des erreurs passées et présentes dans le « Discours préliminaire » du *Traité d'économie politique* en révèle le contenu : c'est d'une erreur de méthode qu'il s'agit, à tel point que c'est à l'immunisation contre cette erreur qu'il attribue le rôle fondateur d'Adam Smith : « Avant Smith, on avait avancé plusieurs fois des principes très vrais. Il a fait plus : il a donné la vraie méthode de signaler les erreurs ; il a appliqué à l'économie politique la nouvelle manière de traiter les sciences, en ne recherchant pas ses principes abstractivement, mais en remontant des faits les plus constamment observés, aux lois générales dont ils sont une conséquence »². Cet inductionnisme rigoureux, qui pèse non seulement sur les

1. M. Rosier [1988] attribuait à l'absence de ce consensus sur le protocole des tests expérimentaux qui prévaut dans d'autres disciplines, l'impossibilité d'admettre que des théories économiques sont dépassées, alors même qu'elles demeurent des produits de l'histoire.

2. J.-B. Say, « Discours préliminaire » du *Traité d'économie politique*, p. 28.

prémisses mais aussi sur chaque étape d'un raisonnement¹, ne permet pas toujours de reconnaître le vrai : ainsi est-il assez flexible pour autoriser la coexistence de théories concurrentes². En revanche, l'erreur ne saurait lui échapper, surtout lorsqu'elle affecte cette forme exemplaire en économie politique, que l'on ne nommait pas encore le « vice ricardien », et qui, selon Say, était certes imputable à Ricardo lui-même³, mais plus encore à ses successeurs⁴.

Il n'est pas nécessaire de souligner que l'enracinement consensuel de l'économie politique, tel que l'imaginait Say, parmi les « sciences d'observation » a fait long feu. Si l'erreur, alors, ne concerne plus la méthode, où doit-on la rechercher ?

La quête risque d'être bien vaine. Sans doute, chacun a-t-il dans l'esprit un exemple marquant, analogue à celui de D. Levhari et P.A. Samuelson, écrivant dans leur contribution au Symposium publié par le *Quarterly Journal of Economics* en 1966 qu'un théorème qu'ils pensaient avoir démontré était faux⁵. Mais si l'on excepte ce qui relève de l'erreur technique, la plupart du temps promptement rectifiée, pour envisager, avec la générosité qu'impose un contrôle formel aujourd'hui plus assuré, des propositions anciennes intéressant la théorie économique, quelles sont celles qui nous apparaissent aussi peu plausibles et suscitent un rejet aussi unanime que l'idée de génération spontanée pour des microbiologistes ?

Les réponses sont rares, et ce n'est pas sans réticences que j'en suggérerai deux : il s'agit, d'une part, de l'analyse dichotomique de l'intégration de la monnaie dans l'équilibre général et, d'autre part, de la possibilité de décrire les relations techniques de production au moyen d'une fonction agrégée dont le capital serait un argument.

Dans le premier cas, on sait en effet, grâce à une controverse qu'on peut faire débiter avec l'article d'O. Lange sur la loi de Say publié en 1942, et qui semble achevée au moment de la publication de la deuxième édition de *Money, Interest and Prices* de D. Patinkin en 1965, que plusieurs propositions qui ont pourtant marqué la manière dont on concevait les relations entre théorie monétaire et théorie de la valeur sont mutuellement incompatibles : on ne peut accepter, simultanément, la loi de Walras, la théorie quantitative de la monnaie, la loi de Say et le postulat d'homogénéité. De même, dans le deuxième cas, les débats qui ont suivi la publication de l'ouvrage de Sraffa [1960] ont fait apparaître que, lorsque le capital est constitué de moyens de production eux-mêmes produits, et dont les prix dépendent à la fois des prix des autres biens et des valeurs prises par les variables de répartition, il n'est pas possible d'associer, par exemple, une intensité capitaliste croissante à une baisse du taux de rémunération du capital et à l'absence de retour de techniques.

1. Voir *Cours*, t. 1, p. 12, et surtout, dans le « Discours préliminaire » du *Traité*, p. 36, la discussion de l'opposition entre « prédiction » et « explication ».

2. L'exemple en est donné par les sciences de la nature, où les conceptions de « Leibniz et Newton, Linné et Jussieu » coexistent (*ibid.*, p. 15).

3. *Ibid.*, p. 18 et 35 ; voir également *Cours*, t.1, p. 45-46.

4. « Discours préliminaire » du *Traité*, p. 36.

5. D. Levhari et P.A. Samuelson [1966], p. 518. Il s'agissait de l'utilisation inappropriée du théorème de non-substitution afin d'établir l'impossibilité du retour de techniques lorsque la matrice de production est indécomposable.

La moisson semblera d'autant plus maigre que, pour des raisons parmi lesquelles les préoccupations pédagogiques ou pratiques jouent souvent un rôle décisif, l'analyse dichotomique et la fonction de production agrégée sont loin d'avoir disparu de la littérature contemporaine. Au moins, ces deux exemples permettent-ils de circonscrire la nature de ces « erreurs » sur la reconnaissance desquelles s'amorce un consensus. Dans les deux cas, elles sont liées à une sorte d'impuissance cognitive qui, à défaut d'une élaboration formelle suffisante, nous rend incapables de saisir un réseau de relations complexes autrement qu'à travers ses constituants, considérés indépendamment les uns des autres. Or la pertinence, par exemple, de la loi de Say, du postulat d'homogénéité ou de la relation inverse entre intensité capitaliste et taux de profit, ne peut s'apprécier isolément, mais au sein d'une structure complexe que notre connaissance des propriétés formelles des modèles interdépendants permet, seule, de contrôler.

L'espace dévolu aux « erreurs » en économie apparaît donc comme considérablement réduit – occupé seulement par quelques défaillances techniques ou par les conséquences de nos difficultés à saisir des relations complexes. Suivre les recommandations de J.-B. Say en nous débarrassant du fardeau de nos erreurs passées semble alors bien peu contraignant : nous nous trompons si peu ; ou plutôt : nous convenons si peu de nous être trompés.

Il y a là de quoi rendre perplexe un épistémologue, même amateur. En dépit des efforts déployés, aucune recommandation méthodologique n'aura donc eu d'effet. Sur le parcours de notre discipline, il n'y aura eu aucune fausse piste – seulement des itinéraires contestés. Ainsi, ni le paradoxe d'Allais, ni celui de Ellsberg, ni les inversions de préférences n'auront eu raison de l'utilité espérée. Tout au plus auront-ils contribué à faire émerger des compréhensions alternatives des choix en incertitude.

Le même épistémologue amateur pourra alors caresser le rêve du professionnalisme, en consentant à affronter ces questions que lui pose sa discipline : pourquoi les théories y semblent-elles rebelles à toute réfutation ? Pourquoi les programmes de recherche y sont-ils au mieux mis en sommeil, mais ne dégénèrent jamais ? À défaut de cette hardiesse, il pourra aussi changer de registre et renoncer à donner des leçons si mal entendues, pour aborder les conséquences, sur son évolution, d'une discipline dans laquelle on ne se trompe pas.

L'illusion serait d'imaginer que le temps s'en serait retiré avec la possibilité d'y commettre des erreurs, de sorte que le savoir économique contemporain placerait sur le même plan les sédiments qui l'ont constitué. L'histoire, au contraire, continue à le structurer, et son empreinte la plus manifeste réside en ses omissions¹. Si l'erreur ne représente pas la voie privilégiée par laquelle des

1. Un exemple intéressant et provoquant de la thèse inverse, qui serait celle d'une neutralisation de la dimension historique de la réflexion économique, se trouve dans la critique que propose M. Bronfenbrenner [1971] de l'idée de « révolution scientifique » issue des travaux de Kuhn, lorsqu'il s'agit de l'appliquer à l'économie. Bronfenbrenner soutient, en effet, la thèse selon laquelle, le tableau dressé par Kuhn impliquant la disparition définitive des paradigmes dès lors qu'un nouveau paradigme occupe le devant de la scène, il ne saurait concerner un domaine dans lequel même les idées les plus démodées ne disparaissent jamais. À l'appui de son argumentation, Bronfenbrenner mentionne les conceptions médiévales du juste prix, qui continueraient à alimenter notre compréhension de la politique des revenus.

théories sont évacuées de notre mémoire, des pans entiers du savoir économique n'en ont pas moins disparu. À ce niveau de généralité, la raison en importe peu – sauf à rappeler, une fois encore, que l'erreur n'y a joué aucun rôle, et que les potentialités théoriques de ces savoirs oubliés demeurent intactes. Aussi est-ce dans le passé d'une discipline qui oublie mais ne se trompe pas que son savoir présent peut trouver à s'alimenter. Et à la singularité de cette conjonction que tient la persistance de l'histoire de la pensée économique.

Sous des formes diverses, l'idée d'un savoir oisif, que les soins attentifs d'un historien de la pensée économique remettrait à l'ouvrage, trouve un écho chez de nombreux auteurs. La perspective fut d'abord étroite, chez Schumpeter [1954], par exemple¹. C'est ainsi qu'il notait que « beaucoup plus qu'en physique, des résultats se sont perdus en chemin ou restèrent inemployés pendant des siècles. [...] L'économiste qui étudie l'histoire de sa science a beaucoup plus de chances d'y trouver des propositions stimulantes et des leçons utiles, mais déconcertantes, que le physicien généralement assuré qu'aucun apport notable de ses prédécesseurs n'a été perdu² ».

La perspective s'est élargie lorsqu'à partir des années soixante-dix surtout, une sensibilité croissante, qui n'était pas toujours de façade, aux investigations de nature épistémologique a conduit à mettre en doute l'intuition d'une cumulatativité rigoureuse des connaissances. Ainsi, l'idée selon laquelle même une « convergence » des théories ne préjuge pas de la manière dont celle-ci s'effectue, laisse-t-elle la place à des éclipses provisoires de certaines théories, dès lors que leur évolution présente des oscillations. C'est l'argumentation que retient F. Cesarano [1983], en illustrant son propos par l'histoire des théories monétaires, afin de préciser le rôle de l'historien de la pensée économique : certes pas assurer la convergence des théories, mais lisser le profil de leur évolution. Bien que les sources explicites ne soient pas les mêmes, le point de vue développé par S. Hollander [1987] n'est pas si différent. Il relève, en effet, qu'une théorie peut en remplacer une autre à la suite de ce qu'il nomme un changement dans la « concentration de l'attention³ ». De la sorte, à la fois une résurgence du problème initial peut lui rendre sa pertinence⁴, et un changement délibéré dans la « concentration de l'attention », de la part de l'historien de la pensée économique – identifiant, par exemple, un mécanisme d'allocation au cœur de la tradition classique – a pour effet d'actualiser une analyse ancienne.

De même, l'évocation rituelle des idées de Popper, Kuhn et Lakatos par T. Negishi [1989], précède une tentative d'explication de l'histoire de la pensée économique en termes lakatosiens. Cette dernière y est perçue comme un conflit entre programmes de recherche concurrents, dont certains passeraient par des

1. Ce n'est pas le moindre mérite de la contribution de D. Winch [1962] que d'avoir rappelé que l'histoire de la pensée économique serait bien peu productive si son seul souci était – comme semblait le suggérer Schumpeter – de rechercher chez des auteurs passés les réponses à nos questions dans les termes où nous nous les posons.

2. J. Schumpeter [1954], t. 1, p. 29-30.

3. S. Hollander [1987], p. 1.

4. Ce point de vue est illustré par la réémergence de la distinction smithienne entre travail productif et travail improductif afin d'expliquer le faible taux de croissance de l'économie britannique chez Bacon et Eltis [1978] (S. Hollander [1987], p. 1).

phases d'hibernation¹. Ce serait alors une investigation historique – Negishi cite Keynes lisant Malthus et les mercantilistes, ainsi que Sraffa lisant Ricardo² – qui tirerait de son sommeil un programme de recherche en hibernation.

L'HISTOIRE, SOUS RÉSERVE D'INVENTAIRE

Il ne faut pas surestimer l'importance de ces observations. Bien souvent, elles se réduisent à un vœu pieux, et le lecteur qui chercherait dans l'*Histoire de l'analyse économique* serait-ce des « résultats perdus », risque de voir son attente déçue. Si l'intuition d'une pensée économique qui oublie à défaut de se tromper, transparaît derrière la manière dont de nombreux historiens de la pensée économique considèrent leur discipline, elle semble loin de s'imposer à travers leurs productions.

Pour en faciliter la discussion, on abordera ces dernières en référence à deux démarches idéal-typiques en histoire de la pensée économique – une démarche « extensive » et une démarche « rétrospective »³.

La fidélité au présent : démarche extensive et démarche rétrospective

La démarche extensive correspond sans doute le mieux à ce que nous imaginons être l'attitude d'un historien honnête. Elle consiste à interpréter un ensemble d'énoncés anciens en fonction de problématiques en vigueur à l'époque où ils ont été établis. Ainsi, les contributions respectives de Malthus, Ricardo et

1. Voir T. Negishi [1989], p. 1-5. De façon intéressante, Negishi semble ne jamais envisager la dégénérescence définitive d'un programme de recherche.

2. *Ibid.*, p. 5.

3. Cette distinction est esquissée dans Lapidus [1986], p. 7. On peut la considérer comme une adaptation de la classification en quatre « genres » que proposait R. Rorty [1983] pour rendre compte de l'histoire de la philosophie. La démarche extensive recouvrirait ainsi ce que Rorty nomme « *Geistgeschichte* » et « reconstruction historique », tandis que la démarche rétrospective correspondrait à la « reconstruction rationnelle » et à la « doxographie » (qu'il rejette). La taxonomie de Rorty semble avoir été suggestive. On en rencontre une utilisation directe en histoire de la pensée économique chez M. Blaug [1990], qui récuse la *Geistgeschichte* comme une caricature de ce qu'il ne faut pas faire, et la doxographie comme une caricature de ce qu'il fait. Il associe ainsi, en histoire de la pensée économique, d'un côté la reconstruction historique et le relativisme, et d'un autre côté, la reconstruction rationnelle et l'absolutisme. P. Dockès et J.-M. Servet [1992] ont également pris appui sur la contribution de Rorty pour présenter une classification beaucoup plus désagrégée, qui distingue plusieurs types possibles au sein de trois lectures en histoire de la pensée économique – les lectures « diachroniques », « achroniques » et « synchroniques ». Il semble que les lectures diachroniques généalogiques et historiques correspondent à diverses modalités de reconstruction historique selon Rorty, tandis que la lecture achronique serait une forme de doxographie et les lectures synchroniques recouvriraient soit une *Geistgeschichte*, soit une reconstruction historique.

West, élaborant en février 1815 une théorie de la rente différentielle, apparaissent-elles comme une réponse théorique aux débats suscités par les lois sur le blé¹. De même, les thèses mercantilistes, principalement en France, chez Montchrétien, par exemple, semblent-elles renvoyer à une manière de penser la constitution de l'État-nation sous l'Ancien Régime. Ou encore, on interprétera l'accent placé par Adam Smith sur la division du travail au début de la *Richesse des nations* comme un effet de la Révolution industrielle, dont on suppose qu'il fut un témoin attentif.

Ces quelques exemples sont délibérément éclatés et mon propos n'est nullement d'en discuter les interprétations suggérées – je n'en partage, d'ailleurs, aucune. Il s'agit, plutôt, de souligner la grande diversité des figures dans lesquelles s'actualise le principe d'une démarche. Les « problématiques » qui donnent un sens à ce savoir ancien relèvent, en effet, aussi bien de ce qu'un historien repérera comme des questions de politique économique, de représentation du pouvoir, ou de mutations technologiques et sociales.

Le poids de cette détermination « environnementale » de la théorie économique reste cependant à déterminer – George Stigler [1960] donne un exemple de discussion de celui-ci –, de sorte que la démarche extensive comprend tout aussi bien des explications « culturelles »² que des analyses qui privilégient l'autonomie d'une dynamique des idées en théorie économique. Son étendue se laissera pressentir si l'on prend conscience de ce qu'elle comporte la plupart des références qui, selon Mark Blaug [1985], illustrent un point de vue relativiste, qu'elle coïncide assez bien avec les lectures que Pierre Dockès et Jean-Michel Servet [1992] désignent comme « synchroniques », ou que s'y retrouvent ces traités généraux que Mark Perlman [1987] nomme des « traitements magistraux » en histoire de la pensée économique.

Dans ce dernier cas, on y trouvera aussi bien : les notes de cours de W.C. Mitchell [1967-1969] qui font apparaître les théories économiques comme les effets d'un développement exogène, qui aurait fait passer l'activité économique de l'outil à la machine, de l'atelier à l'usine et de la production locale à la production de masse ; l'ouvrage de Schumpeter [1954], qui réalise cet exploit de faire une histoire de l'analyse économique en plaçant l'accent sur l'effort pré-analytique – la « vision » ; où encore le manuel de Karl Pribram [1983], dans lequel le raisonnement économique reflète des principes de raisonnement plus généraux, élaborés ailleurs – dans le domaine dont c'est précisément l'objet, c'est-à-dire en philosophie.

Ainsi, si l'histoire de la pensée économique devait apparaître comme une simple rubrique de l'histoire, c'est vraisemblablement la démarche extensive qui s'y prêterait le mieux, en ce qu'elle ne préjuge pas de la manière dont un historien l'approchera et ne lui impose d'autre contrainte que de concerner l'un de ses objets potentiels.

1. Voir, par exemple, E. Cannan [1892]. L'argumentation est reprise dans Cannan [1917], p. 116 et suiv.

2. On citera, par exemple, les tentatives de L. Birken [1988] ou J. Lipkis [1993] qui privilégient (de manières d'ailleurs opposées) une explication « culturelle » de l'émergence du marginalisme.

Il est, en effet, difficile de retrouver cette conclusion dans la perspective ouverte par la démarche rétrospective. Cette fois, les énoncés anciens y sont abordés en tant que préfiguration de développements contemporains. Elle fait apparaître Quesnay, Ricardo, Marx ou Walras comme les précurseurs respectifs de l'analyse input-output de Leontief, de la théorie de la productivité marginale, du modèle de von Neumann ou de l'utilisation d'un théorème de point fixe dans la démonstration d'existence de l'équilibre économique général. Si l'on doit à l'intitulé de l'ouvrage de Mark Blaug, *Economic Theory in Retrospect*, d'avoir dès 1968 imposé un nom à une pratique déjà ancienne, de nombreux auteurs, comme Morishima réécrivant Marx et Walras¹, s'en sont fait une spécialité. On trouvera, sans doute, sévère le jugement de Morishima [1974] sur les économistes du siècle passé : au cours de sa leçon inaugurale de 1973 à la *London School of Economics*, il affirmait que si celui-ci comportait de nombreux mathématiciens de talent intéressés par l'économie – au premier rang de ceux-ci, il situait Cournot – les économistes dont les contributions étaient, formellement, de loin les plus fécondes se sont révélés des mathématiciens médiocres. Ce jugement présente l'avantage de mettre en évidence, sans ambiguïté, l'enjeu d'une démarche rétrospective : si les mathématiques de Marx ou de Walras sont loin d'être irréprochables, les deux auteurs sont crédités de l'intuition de ce qui n'existait pas encore – du théorème de Frobenius et des chaînes de Markov pour le premier, du théorème du point fixe pour le second.

Est-il, alors, nécessaire de souligner à quel point ce mode de traitement d'un savoir ancien est étranger aux attentes d'un historien ? En évaluant le passé à l'aune du savoir contemporain, il s'impose de n'y reconnaître que nos propres délimitations des frontières entre les disciplines, nos modes d'explication des problèmes rencontrés ou notre identification des catégories économiques. On a montré précédemment (A. Lapidus [1992]), à propos de la pensée économique médiévale, que la démarche rétrospective empruntait deux voies privilégiées, soit en prêtant à des auteurs anciens nos propres conceptions – par exemple, en interprétant la théorie scolastique du juste prix comme une théorie du prix de marché –, soit en articulant un savoir ancien et une analyse plus récente qui vient lui donner un sens – ainsi, le juste prix comme résolution de l'indétermination liée à l'existence d'un monopole bilatéral. Avec la meilleure volonté, il n'y a donc guère de chance pour que la démarche rétrospective aide à découvrir, chez un auteur passé, autre chose que ce que l'on sait déjà.

En contrepartie, la démarche rétrospective est pédagogiquement efficace et intellectuellement rassurante. À la question, posée par deux de ses anciens étudiants, de savoir ce qu'il y aurait de « valable » dans l'œuvre de Marx qui ne fût pas inclus dans le diplôme d'économie du MIT, Paul Samuelson aurait répondu : « La lutte des classes »². La réponse était, certes, péremptoire. Mais elle n'était pas si banale en ce qu'elle rend manifeste l'extériorité que conservait, face à sa propre démarche, celui qui s'était engagé dans une longue appréciation rétrospective de l'œuvre de Marx. Si tel n'avait pas été le cas – et si la méthodologie des modèles linéaires n'avait pas bénéficié des faveurs d'un enseignement – il eût, en effet, plutôt répondu : « les conditions de Hawkins-

1. M. Morishima [1973] et [1977].

2. Cité par P. Salama [1975], p. 140-141 n.

Simon ». L'efficacité pédagogique apparaît alors comme cette aptitude à faire ressortir un énoncé ancien comme une question ouverte à laquelle le savoir contemporain permettrait, enfin, d'apporter une réponse. C'est vraisemblablement en ce sens que, selon le mot de Mark Blaug, « l'histoire de la pensée économique est irrépressible, et si son étude était déclarée illégale, il y a peu de doute qu'elle se poursuivrait dans des sous-sols, derrière des portes verrouillées¹ ». La sécurité intellectuelle en procède : notre savoir englobe le passé et ses précurseurs ne sont grands que pour autant que nous le sommes plus encore. À l'inverse des clercs du Moyen Âge qui pensaient ne voir si loin que parce qu'ils prenaient appui sur le savoir des Anciens, parce qu'ils se voyaient nains juchés sur des épaules de géants (l'image est de Bernard de Chartres), la démarche rétrospective nous invite à nous reconnaître nous-mêmes comme des géants, et les frêles épaules de nos précurseurs ne nous aident guère à élargir notre vision.

Bien sûr, il serait abusif de voir dans la démarche extensive comme dans la démarche rétrospective autre chose que des pôles de référence entre lesquels viendront s'insérer des contributions en histoire de la pensée économique qui relèveront de l'une et de l'autre dans des proportions variées. Pourtant, leur coexistence ne tient pas seulement à notre insuffisante vigilance qui nous priverait de la rigueur nécessaire pour exclure l'une ou l'autre au sein du même travail. Il est trivial de dire qu'elles ne s'excluent pas par principe et qu'un savoir ancien peut aussi bien répondre à une problématique ancienne que préfigurer des énoncés contemporains. Mais surtout, à leur manière, chacune d'entre elles consacre notre fidélité au présent de la science économique. En aucun cas, en effet, ce dernier n'est menacé : la démarche rétrospective le retient comme seule norme d'évaluation ; la démarche extensive le respecte d'autant plus qu'elle tend à en faire abstraction lorsqu'il s'agit de rendre compte d'un savoir passé.

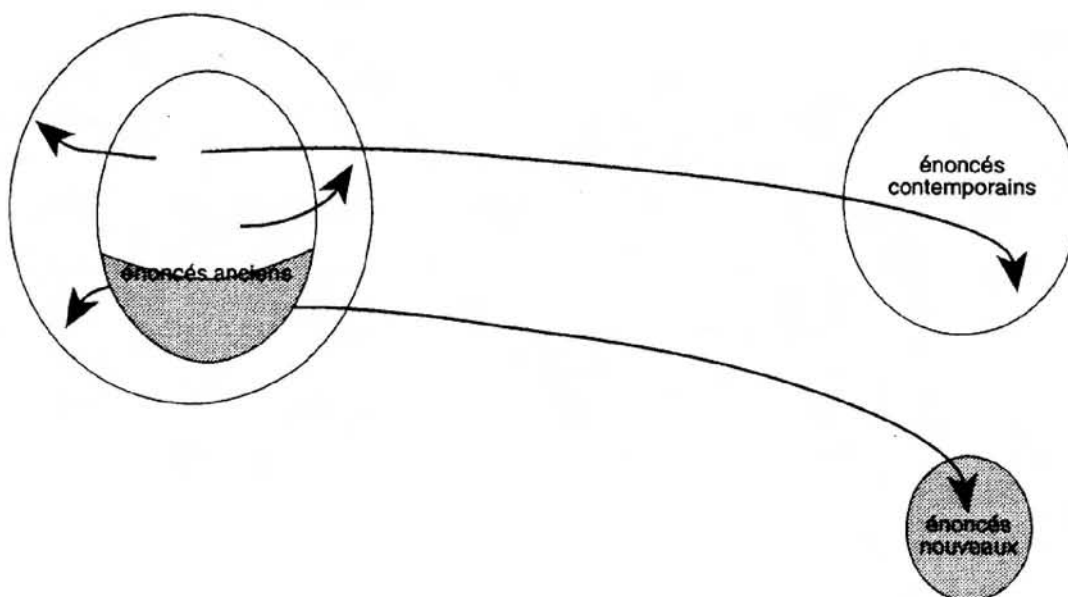
Faire du neuf avec du vieux : la démarche intensive

De façon très schématique, le graphique 1 ci-dessous rassemble ces conclusions. En même temps, il met en évidence un point que l'examen rapide qui précède avait passé sous silence : démarche extensive et démarche rétrospective ne couvrent pas de manière identique l'ensemble des énoncés anciens. Du point de vue de la démarche extensive, cette couverture est, en puissance, complète – non qu'aucun historien n'envisage sérieusement de dissiper toutes les zones d'ombre, mais parce qu'aucune n'est *a priori* exclue. Au contraire, la démarche rétrospective, contrainte par l'état présent du savoir économique, est vouée à ne laisser filtrer d'un savoir ancien que ce qu'elle est en mesure d'interpréter en termes contemporains. Ce qui lui échappe est alors ce savoir oublié, dont on a vu qu'aucune erreur ne venait justifier l'éviction.

Entre les démarches extensive et rétrospective, un espace est donc disponible pour ce que l'on désignera comme une démarche « intensive », dont la vertu n'est plus la fidélité à l'état présent du savoir économique, mais sa transformation au moyen de la réactivation d'un savoir ancien. Pourtant, si le constat de cet espace disponible fonde la possibilité d'une démarche intensive, il ne se pro-

1. M. Blaug [1990], p. 36.

Graphique 1. Typologie des démarches en histoire de la pensée économique
(trait plein : démarche rétrospective ; trait gras : démarche extensive ; pointillé : démarche intensive)



longe pas, chez les historiens de la pensée économique, jusqu'à lui accorder une place comparable à celle des deux autres démarches. Le signe le plus manifeste en est l'absence de traités généraux d'histoire de la pensée économique relevant de la démarche intensive : tandis qu'il était aisé d'illustrer par l'un de ceux-ci les démarches extensive ou rétrospective, on serait bien en peine d'en évoquer à l'appui de la démarche intensive. Ainsi est-ce le contraste entre la fécondité analytique que l'on est enclin à prêter à la démarche intensive et son inaptitude à se fixer autre part que dans des contributions ponctuelles, qui demande à être élucidé.

Cette élucidation passe par une analyse plus détaillée de l'heuristique qui caractérise la démarche intensive. C'est l'interprétation de Ricardo par Sraffa et la théorie des prix de production qui l'illustreront en fourniront la matière.

Lorsqu'en 1951 Piero Sraffa publie, en collaboration avec Maurice Dobb, le premier volume de l'édition complète des œuvres de Ricardo, il renouvelle sensiblement la manière dont on se représentait la pensée économique ricardienne. Comme on le sait, l'Introduction, rédigée par Sraffa, incite à privilégier, dans l'itinéraire intellectuel de Ricardo, un problème et un moment. Le problème est celui de la répartition du revenu ; le moment est celui de la publication de *l'Essai sur les profits*, en février 1815. La section IV de l'Introduction représente la pièce maîtresse de l'édifice, en ce qu'elle est consacrée à la période qui va de la gestation de *l'Essai* à la première édition des *Principes*. Lisant *l'Essai* de Ricardo, Sraffa y décrit une économie dans laquelle l'agriculture joue un rôle prépondérant : l'homogénéité physique entre produit agricole et moyens de production – dans les deux cas, le blé – élimine la question de l'évaluation de celle de la détermination du taux de profit. Ce dernier apparaît alors comme un rapport entre quantités de même dimension, que la concurrence entre les capitalistes impose à l'ensemble de l'économie. De ce fait, les modalités de répartition entre salaires et profits pouvaient être connues avant les valeurs relatives des

différentes marchandises produites. C'est cette sorte d'âge d'or théorique que, selon Sraffa, Ricardo se serait efforcé de retrouver au fil des éditions successives des *Principes*, après l'abandon de l'hypothèse d'une homogénéité physique, à travers la quête d'une mesure invariable des valeurs, dont une marchandise produite dans des conditions moyennes donnerait une approximation¹.

Dans un premier temps, cette analyse semble donc relever de ce que l'on a désigné comme une démarche extensive. Et c'est, d'abord, à ce titre qu'elle est discutable – et fut effectivement discutée. L'idée d'une homogénéité physique en agriculture, déjà avancée par Mitchell dans ses cours de Chicago, est à la fois le point le plus original et le plus fragile de l'interprétation de l'*Essai*. Car, ainsi qu'en convint scrupuleusement Sraffa, « aucun des écrits ou des lettres qu'on ait conservés de Ricardo [et surtout pas l'*Essai* ; A.L.] ne comporte cette argumentation² ». La conjecture imaginée par Sraffa afin de contourner l'absence d'éléments matériels – des notes perdues, datant de mars 1814 ; ou une conversation dont aucune trace n'aurait subsisté – n'empêcha donc pas les remises en question de la thèse de l'homogénéité physique en agriculture en lui substituant, chez S. Hollander [1973] par exemple, la proposition selon laquelle les variations des salaires nominaux se répercutaient sur le taux de profit³. Faute d'arguments textuels décisifs, la discussion peut se poursuivre aujourd'hui encore⁴, et rien ne laisse présager qu'elle doive, un jour, cesser.

Mais il y eut un deuxième temps, de sorte que la controverse se saisit d'autres enjeux que ceux d'une démarche extensive en histoire de la pensée économique.

En 1960, P. Sraffa publiait *Production de marchandises par des marchandises*. Comme on ne l'ignore plus, cet ouvrage présentait un modèle de production linéaire et désagrégé, dans lequel chaque marchandise était produite à l'aide de quantités non négatives des mêmes marchandises et de travail. Il permettait de déterminer – au moins dans le cas élémentaire de la production simple où chaque branche produit une marchandise différente et où chaque marchandise est produite par une seule branche – pour des taux de profit non négatifs et inférieurs à une valeur maximale, un système de prix de production associé à un taux de salaire. La singularité de ce modèle tient à ce que, en s'appuyant sur la

1. « C'est là, bien entendu, le même problème qui avait été soulevé plus tôt [dans le cadre de l'*Essai* ; A.L.] à propos de la théorie ricardienne du profit fondé sur le rapport entre quantités de blé. » (Sraffa [1951], p. 106.)

2. Sraffa [1951], p. 89.

3. À la suite de S. Hollander [1973], la thèse sraffaïenne de l'homogénéité physique en agriculture fut mise en cause de multiples manières. Voir, par exemple, A. Lapidus [1981], G. Faccarello [1982], D. Tosato [1985], A. Béraud [1985] et [1990] et, plus récemment encore, T. Peach [1993]. Le point de vue sraffaïen, au contraire, a été notamment développé par J. Eatwell [1975] ou P. Garegnani [1982].

4. Voir, par exemple, la recension de – et la participation à – ce débat dans T. Peach [1993]. R. Arena [1989] a cependant noté que plusieurs contributions relevant d'une perspective sraffaïenne apportaient au débat des éléments plus consistants, en relevant l'existence de discussions de la thèse de l'homogénéité physique chez des contemporains de Ricardo – en l'occurrence, Malthus et Torrens ; pour une bibliographie, voir R. Arena [1989], p. 97-98. Mais l'argument peut aussi bien alimenter l'interprétation inverse (voir, par exemple, à propos de Malthus, Lapidus [1981] et [1986]). La découverte récente, par Samuel Hollander, d'un manuscrit antérieur à l'*Essai*, dont la paternité semble encore discutée, est aujourd'hui susceptible de relancer le débat.

distinction entre biens fondamentaux et non fondamentaux, il fait apparaître un système de production dérivé, le système-étalon, construit uniquement à partir des branches fondamentales, et dont le produit total et les moyens de production sont composés des mêmes marchandises, dans les mêmes proportions. Il est donc aisé d'interpréter la marchandise composite produite par le système-étalon – la marchandise-étalon – comme une marchandise produite au moyen d'elle-même et de travail. Par conséquent, si le taux de salaire est mesuré en termes de cette marchandise-étalon, le taux de profit peut être déterminé indépendamment des valeurs relatives, comme un rapport entre des quantités de marchandise-étalon physiquement homogènes.

Aucun lecteur ne peut alors éviter le rapprochement entre la théorie des prix de production qui se dégage de l'ouvrage de 1960 et l'interprétation par Sraffa, neuf ans plus tôt, de l'*Essai sur les profits* et de la quête ricardienne d'une mesure invariable des valeurs. Quelle que soit l'appréciation que l'on porte aujourd'hui – et, mieux encore, celle que l'on portait au début des années soixante – sur la théorie des prix de production, elle n'en constitue pas moins une composante du savoir contemporain. Et, quelle que soit la manière dont on reçoit la lecture sraffaïenne de l'*Essai*, il est clair que pour celui qui y adhère, la théorie des prix de production répond à une problématique ricardienne que Bailey, Torrens ou Marx avaient contribué à effacer de nos mémoires¹.

La démarche intensive qui, ici, réinvente Ricardo face aux interprétations dominantes de Jacob Hollander et d'Edwin Cannan – face, également, à la relative désaffection dont il était l'objet à Cambridge – cette démarche ressemble à une histoire à succès. Mais les ingrédients qui la composent sont loin d'être indifférents et montrent que l'histoire à succès, pour élégante qu'elle paraisse, n'est pas une histoire simple.

Si l'on s'en tient, pourtant, aux quelques éléments que l'on vient de rappeler, la démarche intensive apparaît d'abord comme la résultante d'une heuristique qui combine une démarche extensive, mettant au jour une problématique ancienne, et son injection dans l'analyse économique contemporaine qui autorisera à faire abstraction de ses racines. De ces deux séquences, il semble alors que la seconde – la démarche intensive proprement dite – ne puisse précéder la première.

Histoire à succès, histoire à échec

Or cette question, relative à la structure de l'approche de Sraffa, n'est pas clairement tranchée. L'ordre de publication de l'Introduction aux Œuvres de Ricardo et de *Production de marchandises* ne saurait, en effet, constituer un élément déterminant.

Dans l'avant-propos de l'ouvrage de 1960, Sraffa révèle que Keynes avait eu connaissance en 1928 – vingt-trois ans, donc, avant l'Introduction aux Œuvres

1. La structure de la « réponse » est, cependant, moins claire – quel que soit son contenu intuitif. C'est ce problème qu'essaie de résoudre Christian Schmidt, en prenant à la lettre la lecture sraffaïenne de Ricardo, et en analysant les caractéristiques de la réécriture de Ricardo par Sraffa dans *Production de marchandises*. Voir C. Schmidt [1984], p. 61-79.

de Ricardo – d'une « ébauche des propositions du début de cet ouvrage¹ ». Quelles étaient les limites du « début de cet ouvrage » et jusqu'à quel point l'« ébauche » coïncidait-elle avec les propositions du texte achevé ? La suite de l'avant-propos permet de cerner de plus près l'ensemble des réponses possibles. Sraffa y note que si « les propositions centrales avaient pris forme à la fin des années vingt, des points particuliers, comme l'« étalon-marchandise », les produits conjoints et le capital fixe furent achevés dans les années trente et au début des années quarante² ». Si on suit Sraffa à la lettre, cela signifie que l'ébauche soumise à Keynes comportait soit exclusivement les deux premiers chapitres (dont l'objet est de présenter le système de prix de production dans le cadre de la production simple, de subsistance ou avec surplus) soit, en outre, les sections du chapitre III qui introduisent le problème des effets de répartition dans le cadre d'un modèle linéaire désagrégé.

À l'appui de la première interprétation, on mentionnera le laconisme du seul commentaire de Keynes que rapporte Sraffa : ne devait-on pas « présupposer des rendements constants³ » ? C'est, sans doute, ce que pouvait suggérer la compréhension de la production – relativement originale à Cambridge, vers la fin des années vingt – comme processus circulaire et non plus univoque. Mais on peut également soutenir qu'entre Keynes et Sraffa la communication sur le plan scientifique était à sens presque unique. Keynes avait, à maintes reprises, soutenu et publié son ami ; il l'avait fait intervenir à des moments décisifs (dans le débat avec Hayek, par exemple) ; il avait, aussi souvent que nécessaire, soumis ses propres textes à sa sagacité ; mais leur seul travail scientifique qui résultait d'une élaboration commune fut l'édition de l'*Abrégé du Traité de la nature humaine*, dont ils avaient découvert que l'auteur était David Hume et non, comme on le supposait, Adam Smith⁴. Le caractère laconique du commentaire de Keynes témoignerait alors seulement qu'il était plus préoccupé de faire lire par Sraffa l'esquisse du *Treatise on Money* que de discuter en profondeur le texte qui lui était soumis.

Mais il est surtout étonnant que Sraffa n'ait pas rangé la marchandise-étalon parmi les « propositions centrales » de son ouvrage, élaborées dès la fin des années vingt. C'est pourquoi je comprendrai cette affirmation comme voulant signifier que la *caractérisation précise* de la marchandise-étalon, telle qu'elle ressort du chapitre IV, avait fait l'objet d'une élaboration tardive⁵ ; mais son intuition ne pouvait pas être absente de l'ébauche de 1928, soit sous la forme d'une marchandise moyenne, soit – ce qui me semble plus vraisemblable encore – sous la forme d'une marchandise composite dont le contenu restait en suspens.

Si cette conjecture est correcte, l'essentiel des innovations théoriques associées à la première partie du livre de Sraffa se serait trouvé esquissé avant 1930,

1. P. Sraffa [1960], p. viii.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Sans doute faut-il ajouter l'idée de « taux d'intérêt propre » que Keynes développe, après Sraffa, dans le chapitre XVII de la *Théorie générale*.

5. Sraffa a bénéficié des conseils mathématiques de Frank Ramsey en 1928-1929 et, après la mort de ce dernier en janvier 1930, de A. Besicovitch et A. Watson. Sur la biographie de Sraffa, voir J.-P. Potier [1987] et L. Pasinetti [1990].

c'est-à-dire avant le moment où, à l'instigation de Keynes, la *Royal Economic Society* lui confie l'édition des Œuvres de Ricardo. Plus encore, dans ses « Notes sur les sources » de *Production de marchandises*, après avoir rappelé la thèse prêtée à Ricardo d'une homogénéité physique dans l'agriculture, Sraffa a cette remarque ironique vis-à-vis de lui-même, placée entre parenthèses dans le corps du texte :

« Telle est du moins l'interprétation donnée dans notre introduction aux principes de Ricardo. Mais on pourrait peut-être soutenir que ce ne fut qu'après que le système-étalon et la distinction entre produits fondamentaux et non fondamentaux eurent pris corps dans le cours de la présente recherche, que l'interprétation ci-dessus de la théorie de Ricardo fut suggérée elle-même comme une conséquence naturelle¹. »

Au premier abord, la cause est donc entendue, et ce qui semblait être un cas exemplaire de démarche intensive en histoire de la pensée économique prend désormais la forme d'un avatar de la démarche rétrospective : pour P. Sraffa, en 1930 – et probablement pour lui seul à cette date – le savoir économique contemporain s'est déjà modifié ; dans les deux décennies qui suivent, il le retrouverait progressivement chez Ricardo. Et la démarche extensive dont le lecteur crédule pensait qu'elle animait l'Introduction de 1951 se doublerait d'une démarche rétrospective qui devait exiger encore dix ans avant d'être démasquée.

Mais au deuxième abord ? Peut-on sérieusement imaginer qu'au printemps 1930 Sraffa n'avait de Ricardo qu'une connaissance rudimentaire ? C'est peu vraisemblable et, quel que fût le goût de Keynes pour les paris téméraires, on peut penser que, sans autres garanties sur la culture ricardienne de Sraffa, il n'eût jamais mis son crédit en jeu afin d'obtenir d'Herbert Foxwell, président de la *Royal Economic Society*, qu'il décharge Theodore Gregory – pourtant éditeur, avec Jacob Hollander, des *Notes on Malthus* en 1928 – de la responsabilité de l'édition complète des œuvres de Ricardo qu'il assumait depuis cinq ans, pour la confier à un jeune immigré italien dont le talent ne s'était, jusqu'alors, illustré par aucune publication sur le sujet. Tout laisse à penser, au contraire, que lorsqu'il accepte cette charge, Sraffa possède une connaissance approfondie de l'œuvre de Ricardo. Son premier article la concernant paraît la même année dans le *Quarterly Journal of Economics*. Il s'agissait de la réponse à un article d'Einaudi de 1929, qui relevait une erreur qu'aurait commise Ricardo dans le calcul des coûts comparatifs. La réponse de Sraffa mettait en évidence la responsabilité de James Mill et attribuait la thèse défendue par Einaudi à l'influence de John Stuart Mill, soucieux de préserver la réputation de son père.

Si l'enjeu de ce bref débat² semble aujourd'hui insignifiant, il n'est manifestement pas de ceux qu'une connaissance superficielle des écrits concernés permet de disputer. La fréquentation de Ricardo était une affaire ancienne pour Sraffa. Elle avait commencé avec l'enseignement d'Einaudi à Turin, pendant la Première Guerre, et s'était poursuivie, en 1921 et en 1922, à la *London School*

1. P. Sraffa [1960], p. 117.

2. L. Einaudi [1930] devait donner raison à Sraffa dans le même numéro du *Quarterly Journal of Economics*.

of Economics avec l'enseignement de Cannan et à travers les contacts avec T. Gregory. Aussi, la responsabilité éditoriale qui échoit à Sraffa en 1930 ne représente-t-elle pas le point de départ d'un investissement intellectuel mais, au contraire, l'aboutissement d'une étroite familiarité avec l'œuvre de David Ricardo.

Cette familiarité est encore confirmée par l'article de 1925 publié en italien, que Sraffa avait rédigé au cours de l'année précédente. La discussion de la loi de la productivité décroissante y repose largement sur une analyse des positions classiques – et, plus spécialement, ricardiennes – sur la rente en agriculture. Le point qui semble retenir particulièrement l'attention de Sraffa concerne l'opposition, en dépit d'un formalisme identique, entre, d'une part, ce qu'à la suite de Wicksteed il désigne comme une « courbe descriptive » – qui expliquera la rente extensive – et, d'autre part, une « courbe fonctionnelle » – correspondant à la rente intensive. Cette analyse n'est pas reconduite dans l'article de 1926 qui, pourtant, assurera la réputation de son auteur. Mais on a le sentiment que le thème de l'agriculture dans la pensée ricardienne a déjà occupé un rôle de premier plan dans la contribution de Sraffa à la théorie économique, offrant une sorte de répétition générale de ce qui allait se jouer pendant les années suivantes.

Aussi bien dans le cours dispensé à la Faculté de droit de Pérouse en 1923 que dans celui consacré à la « Théorie avancée de la valeur » de 1928 à 1930, Sraffa place au centre de ses préoccupations la critique de la théorie marshallienne. Toutefois, l'entreprise de déconstruction, malgré la fascination qu'elle exerce – chez Joan Robinson, par exemple –, demeure stérile. L'article de 1925 concluait à la généralité des rendements constants. Celui de 1926, à partir d'une analyse critique similaire, suggérait d'orienter la recherche vers l'étude de la concurrence imparfaite. D'autres ont pris le conseil à la lettre et se sont engagés dans cette voie. Pas Sraffa.

L'introduction de l'article de 1926 laissait entrevoir que ce désenchantement n'était pas sans issue, même si celle-ci imposait un retour en arrière. Évoquant l'indifférence, prêtée à ses contemporains, à l'égard de la théorie de la valeur, Sraffa notait :

« Ce domaine de la théorie économique a perdu plus qu'aucun autre la plupart des implications immédiatement pratiques (notamment pour ce qui est des doctrines des changements sociaux), que jadis Ricardo, puis Marx et, en réaction, les économistes bourgeois lui attribuèrent : tel est le processus qui explique cette indifférence. De plus en plus, la théorie de la valeur a été réduite à une construction de l'esprit [...]. Instrument essentiellement pédagogique, comparable à l'étude des auteurs classiques [...], elle ne peut guère susciter, pour cette raison, la passion des hommes, même s'ils sont universitaires¹. »

Cette remarque introductive n'avait aucune incidence sur l'élaboration de la suite de l'article. Son seul propos était de montrer qu'un consensus factice détournait les chercheurs d'un savoir plus ancien, dont les enjeux politiques ne restaient perceptibles que pour le lecteur attentif de Marx et de Ricardo, de sorte

1. Sraffa [1926], p. 51-52.

que l'étude des théories de la valeur pouvait paraître aussi vaine que celle des auteurs classiques.

Le parallèle est saisissant, et délibérément ou non, le programme de recherche était tracé : investir cette double vanité, des auteurs classiques et de la théorie de la valeur, afin de la rendre, de nouveau, féconde. Et c'est précisément ce que fit Sraffa. Dès 1926, la réflexion sur la théorie de la valeur, qui devait aboutir à la théorie des prix de production, était comprise non seulement comme analogue à une réflexion sur les auteurs classiques, mais comme subordonnée à ce retour aux classiques. Le changement de perspective pouvait donc s'accomplir à ces deux niveaux : Ricardo devenait important non plus pour une double formulation des rendements décroissants en agriculture, mais pour la spécificité de la production agricole dans l'*Essai* et la recherche d'une mesure invariable des valeurs dans les *Principes* ; le consensus sur la théorie marshallienne de la valeur était non plus miné par la critique de la courbe d'offre, mais annulé par la construction alternative des prix de production et de la marchandise-étalon.

L'opération est complexe. À tort ou à raison, les deux articles de 1925 et 1926 paraissaient épuiser les ressources de la critique. Et c'est dans la curieuse conséquence de cette impasse théorique que se trouve le principe de la démarche intensive : pour Sraffa, Ricardo devenait un contemporain ; non parce que le temps qui l'en séparait se serait indûment contracté, mais parce que le présent qui lui était familier était désormais stérile et qu'il n'y avait pas d'autres options que de rechercher dans le passé ce point d'appui permettant de transformer un savoir présent, auparavant rebelle à toute transformation décisive.

Si l'histoire de Sraffa est exemplaire, elle est loin d'être unique¹. Mais l'addition de récits exemplaires peut sans doute servir à l'histoire de la démarche intensive en histoire de la pensée économique ; elle n'est d'aucun secours pour expliquer que l'histoire de la pensée économique ne s'organise pas selon la démarche intensive. Le succès ou l'échec de cette dernière en livrent la clé.

Imaginons l'échec. Supposons que Sraffa n'ait pas rencontré, à Cambridge, le support mathématique qui lui a été offert. Supposons encore, bien que cela soit plus difficile à admettre, qu'en dépit de sa connaissance de Pareto, Marx et Quesnay², il n'avait su accéder à une compréhension suffisante des processus interdépendants pour en esquisser la formalisation. *Production de marchandises par des marchandises* n'aurait alors jamais été écrit et l'on retiendrait essentiellement de l'œuvre de Sraffa la critique de la fonction d'offre marshallienne et, bien sûr, l'interprétation de Ricardo – peut-être moins systématique que ce que nous en connaissons. C'est à un autre chercheur – on pense à Garegnani, ou à Pasinetti, par exemple – que nous devrions, à travers une démarche intensive passant par la découverte de la lecture sraffaïenne de Ricardo, la théorie des prix

1. R. Clower, par exemple, participe de la même démarche lorsque, revenant en 1965 sur les écrits de Keynes, il observe qu'« ou bien la loi de Walras est incompatible avec l'économie keynésienne, ou bien Keynes n'avait rien de fondamentalement nouveau à ajouter à la théorie économique orthodoxe » (Clower [1965], p. 278), et transforme la théorie par l'introduction de l'hypothèse de décision duale.

2. Les thèses du premier étaient discutées à l'occasion des cours à l'Université de Pérouse. Quesnay et Marx sont explicitement mentionnés parmi les sources de *Production de marchandises* (p. 116-119).

de production, et Sraffa lui-même n'aurait eu que peu de prise sur le savoir économique contemporain. La thèse de l'homogénéité physique dans l'agriculture serait ainsi apparue comme le produit d'une démarche extensive. La contrepartie de l'échec est loin d'être négligeable : là où l'absence de résultat constitue sa propre sanction chez un économiste se refusant à toute investigation historique, elle produit, ici, un historien de la pensée économique.

Nous n'avons nul besoin d'imaginer le succès ; c'est ce qui a eu lieu. Depuis le début des années soixante, la théorie économique s'est enrichie de la théorie des prix de production. De sorte qu'un historien de la pensée économique qui traiterait aujourd'hui de l'*Essai sur les profits* en montrant que celui-ci est construit autour de l'idée d'une spécificité de l'agriculture, où le blé est à la fois produit et moyen de production, adopterait une démarche rétrospective.

Le fait qu'au-delà des artifices de présentation la même enquête sur un auteur passé puisse relever, selon l'état du savoir économique présent, tantôt d'une démarche extensive, tantôt d'une démarche rétrospective, réduit considérablement leurs différences. Mais il y a plus. Les démarches rétrospective et extensive sont respectivement engendrées par le succès et l'échec de la démarche intensive en histoire de la pensée économique. Il n'y a pas d'autre issue. La démarche intensive, qui se propose de faire l'histoire de ce que nous avons oublié, est vouée à l'éphémère d'une investigation. Une fois celle-ci achevée, elle est d'emblée écartée de l'exposé. Quel que soit son rôle dans la constitution de la théorie et de l'histoire de la pensée économique, elle est absente de la théorie et de l'histoire constituée. La réalisation d'une *Histoire de la pensée économique* générale qui s'en inspirerait peut, sans doute, alimenter les phantasmes d'un chercheur. Mais elle ne verra jamais le jour.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALLAIS Maurice [1943], *À la recherche d'une discipline économique*, Paris, Ateliers Industria [3^e éd. sous le titre *Traité d'économie pure*, Paris, Editions Clément Juglar, 1992].
- ARENA Richard [1989], « À propos du détour de valeur », *Revue économique*, 40 (1) janvier.
- BACON R., ETIS W. [1978], *Britain's Economic Problem : Too Few Producers*, Londres, 2^e éd.
- BÉNARD Jean [1958], « Marx et Quesnay », dans *François Quesnay et la physiocratie*, vol. I, Paris, INED.
- BÉRAUD Alain [1985], « Renouveau des controverses sur Ricardo », *Economia*, 4.
- BÉRAUD Alain [1990], « Sraffa et l'interprétation de la genèse de la pensée ricardienne », dans R. ARENA et J.-L. RAVIX (dir.), *Sraffa, trente ans après*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BIRKEN Lawrence [1988], « From Macroeconomics to Microeconomics : The Marginalist Revolution in Cultural Perspective », *History of Political Economy*, 20 (2).

- BLAUG MARK [1985], *Economic Theory in Retrospect* (4^e éd.), Cambridge, Cambridge University Press.
- BLAUG MARK [1990], « On the Historiography of Economics », *Journal of the History of Economic Thought*, 12.
- BOUSQUET Georges-Henri [1950], Préface et notes éditoriales, dans A. SMITH, *Textes choisis*, Paris, Dalloz.
- BRONFENBRENNER Martin [1971], « The Structure of Revolution in Economic Thought », *History of Political Economy*, 3.
- CANNAN Edwin [1982], « The Origin of the Law of Diminishing Returns », *Economic Journal*.
- CANNAN Edwin [1917], *A History of the Theories of Production and Distribution in English Political Economy from 1776 to 1848* [3^e éd.], New York, Augustus Kelley, 1967.
- CESARANO Filippo [1983], « On the Role of the History of Economic Analysis », *History of Political Economy*, 15 (1), printemps.
- CLOWER Robert W. [1965], « The Keynesian Counter-Revolution : a Theoretical Appraisal » [1963, en allemand], dans F.H. Hahn et F. Brechling (eds), *The Theory of Interest Rates*, New York, Macmillan.
- DEBREU Gérard [1959], *Théorie de la valeur*, Paris, Dunod, 1966.
- DEBREU Gérard [1992], « Random Walk and Life Philosophy », dans M. Szenberg (ed.), *Eminent Economists*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DOCKÈS Pierre, SERVET Jean-Michel [1992], « Les lecteurs de l'armée morte. Note sur les méthodes en histoire de la pensée économique », *Revue européenne des sciences sociales*, 30.
- DUHEM Pierre [1913], *Le système du monde* (10 vol.), Paris, Hermann, 1958.
- EATWELL John [1975], « The Interpretation of Ricardo's *Essay on Profits* », *Economica*, 42, mai.
- EINAUDI Luigi [1929], « James Pennington or James Mill : an Early Correction of Ricardo », *Quarterly Journal of Economics*, 44, novembre.
- EINSTEIN Albert, INFELD Leopold [1974], *L'évolution des idées en physique*, Paris, Payot.
- ENGELS Friedrich [1843], « Esquisse d'une critique de l'économie politique », dans F. ENGELS, K. MARX, *La première critique de l'économie politique*, Paris, UGE, 1972.
- ENGELS Friedrich [1877], *Anti-Dühring*, Paris, Editions sociales, 1973.
- FACCARELLO Gilbert [1982], « Sraffa versus Ricardo : the Historical Irrelevance of the Corn-Profit Model », *Economy and Society*, 11 (2), mai.
- GAREGNANI Pierangelo [1982], « On Hollander's Interpretation of Ricardo's Early Theory of Profit », *Cambridge Journal of Economics*, 6 (1), mars.
- HOLLANDER Samuel [1973], « Ricardo's Analysis of the Profit Rate 1813-1815 », *Economica*, 40, août.
- HOLLANDER Samuel [1987], *Classical Economics*, Oxford, Basil Blackwell.
- KAKUTANI Shizuo [1941], « A Generalization of Brouwer's Fixed Point Theorem », *Duke Mathematical Journal*, 8 ; repr. dans P. Newman (ed.), *Readings in Mathematical Economics*, vol. 1, Baltimore, Johns Hopkins, University Press, 1968.
- KEYNES John Maynard [1936], *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot, 1971.
- LANGE Oskar [1942], « Say's Law : a Restatement and Criticism », dans O. LANGE, F. McINTYRE et T.O. YNTEMA (eds), *Studies in Mathematical Economics and Econometrics*, Chicago, University of Chicago.

- LAPIDUS André [1981], « Sur la théorie de l'évaluation de David Ricardo », *Revue d'économie politique*, 91 (4), juillet.
- LAPIDUS André [1986], *Le détour de valeur*, Paris, Economica.
- LAPIDUS André [1992], « The Limits and Extent of the Retrospective Approach in the History of Economic Thought : the Case of the Middle-Ages », dans S. Todd LOWRY (ed.), *Perspectives on the History of Economic Thought* (vol. 8), Londres, Edward Elgar Publ.
- LEVHARI David [1965], « A Nonsubstitution Theorem and Switching of Techniques », *Quarterly Journal of Economics*, 79.
- LEVHARI David, SAMUELSON Paul A. [1966], « The Nonswitching Theorem is False », *Quarterly Journal of Economics*, 80.
- LIPKIS Jeff M. [1993], « Historians and the History of Economic Thought : A Response to Lawrence Birken », *History of Political Economy*, 25 (1).
- MARX Karl [1974], *Le Capital*, (8 vol.), Paris, Editions sociales.
- MARX Karl [1974-1976], *Théorie sur la plus-value*, (3 vol.), Paris, Editions sociales.
- MARX Karl et ENGELS Friedrich [1964], *Lettres sur Le Capital*, Paris, Editions sociales.
- MITCHELL Wesley C. [1967-1969], *Types of Economic Theory* (2 vol.), New York, Augustus Kelley, .
- MORISHIMA Michio [1973], *Marx's economics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MORISHIMA Michio [1974], Marx in the Light of Modern Economic Theory, *Econometrica*, 42.
- MORISHIMA Michio [1977], *Walras's economics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- NASH John F. [1950], Equilibrium Points in N-Person Games, *Proceeding of the National Academy of Sciences of the USA*, 36.
- NEGISHI Takashi [1989], *History of Economic Theory*, Amsterdam/New York/Oxford/Tokyo, North-Holland.
- NEUMANN John von [1945], « A Model of General Economic Equilibrium » [1936, en allemand], *Review of Economic Studies*, 13.
- PASINETTI Luigi [1990], « À la mémoire de Piero Sraffa, économiste italien à Cambridge », dans R. ARENA et J.-L. RAVIX (dir.), *Sraffa, trente ans après*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PATINKIN Don [1965], *La monnaie, l'intérêt et les prix* [2^e éd.], Paris, Presses Universitaires de France, 1972.
- PEACH Terry [1993], *Interpreting Ricardo*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PERLMAN Mark [1987], « An Essay on Karl Pribram's *A History of Economic Reasoning* », *Revue économique*, 38 (1).
- POTIER Jean-Pierre [1987], *Un économiste non conformiste, Piero Sraffa (1898-1983). Essai biographique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- PRIBRAM Karl [1983], *A History of Economic Reasoning*, Baltimore, Johns Hopkins University Press ; trad. fr. : *Les fondements de la pensée économique*, Paris, Economica, 1986.
- RICARDO David [1951-1973], *Works and Correspondence* (11 vol.), P. Sraffa et M. Dobb (eds), Cambridge, Cambridge University Press.
- RICARDO David [1815], *An Essay on the Influence of a Low Price of Corn on the Profits of Stock*, dans D. Ricardo, *Works and Correspondence*, vol. 4, 1966 ; trad. fr. : *Essai sur l'influence d'un bas prix du blé sur les profits*, Paris, Economica, 1988.
- RICARDO David [1821], *Principles of Political Economy and Taxation* [3^e éd.], dans D. RICARDO, *Works and Correspondence*, vol. 1, 1951 ; trad. fr. : *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992.

- RORTY Richard [1983], « On the Historiography of Philosophy : Four Genres », dans R. RORTY, J.B. SHNEEWIND et Q. SKINNER (eds), *Philosophy in History : Essays on the Historiography of Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ROSIER Michel [1988], « Chronique de la méthode en histoire de la pensée économique : cinq études de cas », *Æconomia*, 9, mars.
- SAY Jean-Baptiste [1803], *Traité d'économie politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.
- SAY Jean-Baptiste [1852] (3^e édition, t. 1) et [1840] (2^e édition, t. 2), *Cours complet d'économie politique pratique*, 2 tomes, Paris, Guillaumin.
- SALAMA Pierre [1975], *Sur la valeur*, Paris, Maspero.
- SAMUELSON Paul A. [1978], « The Canonical Classical Model of Political Economy », *Journal of Economic Literature*, 16.
- SCHUMPETER Joseph A. [1954], *Histoire de l'analyse économique*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1983.
- SCHABAS Margaret [1992], « Breaking Away : History of Economics as History of Science », *History of Political Economy*, 24 (1), printemps.
- SCHMIDT Christian [1984], *Essai sur l'économie ricardienne*, Paris, Economica.
- SMITH Adam [1950], *Textes choisis*, Paris, Dalloz.
- SMITH Adam [1776], *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 2 vol., R.H. Campbell, A.S. Skinner et W.B. Todd (eds), Oxford, Clarendon Press, 1976. Trad. fr. : *La richesse des nations* ; édition par D. Diatkine de la traduction Garnier [1843], 2 vol., Paris, Garnier-Flammarion, 1991 ; traduction et édition par P. Taieb, 4 vol., Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- SRAFFA Piero [1925], « Sulle Relazioni fra Costo e Quantità Prodotta », *Annali di Economia*, 2 (1) ; trad. française : « Sur les relations entre coût et quantité produite », dans P. SRAFFA [1975].
- SRAFFA Piero [1926], « The Laws of Return under Competitive Conditions », *Economic Journal*, 36, décembre ; trad. française : « La loi des rendements en régime de concurrence », dans P. Sraffa [1975].
- SRAFFA Piero [1930], « An Alleged Correction of Ricardo », *Quarterly Journal of Economics*, 44.
- SRAFFA Piero, « Introduction », dans D. Ricardo, *Works and Correspondence*, vol. 1 [1951] ; trad. française : « Introduction aux Œuvres et à la Correspondance de David », dans P. SRAFFA [1975].
- SRAFFA Piero [1960], *Production de marchandises par des marchandises*, Paris, Dunod, 1970.
- SRAFFA Piero [1975], *Écrits d'économie politique*, Paris, Economica.
- STIGLER George J. [1960], « The Influence of Events and Policies on Economic Theory », *American Economic Review*, 50, mai ; repr. dans G. STIGLER, *Essays in the History of Economics*, Chicago, Chicago University Press, 1965.
- TOSATO Domenico A. [1985], « A Reconsideration of Sraffa's Interpretation of Ricardo on Value and Distribution », dans G.A. CARVALE (ed.), *The Legacy of Ricardo*, Oxford, Basil Blackwell.
- WALD Abraham [1951], « On Some Systems of Equations of Mathematical Economics » [1936, en allemand], *Econometrica*, 19.
- WINCH Donald N. [1962], « What Price the History of Economic Thought ? », *Scottish Journal of Political Economy*, 9.